

LETTRE À L'AUTRE

À la mémoire de Joseph Bialot,

Esplas de Sérrou, 1944

Une buse traverse le silence. Joseph Cukierman, accroupi derrière le massif de buis, la suit du regard. Une rafale de mitraillettes crépite dans la brume. Des militaires allemands, armes au poing, progressent à travers champs et bois. Leur marche est ralentie par les tirs des résistants, disséminés sur les hauteurs. Une grenade explose. Un chien aboie. Le crissement des semelles sur les feuilles se rapprochent. Joseph pousse un soupir.

Reprendre les routes de l'exode?

Joseph se relève et court. Ses pieds s'enfoncent dans la terre humide. Une course à découvert sur une centaine de mètres. Il s'arrête et s'accroupit. À l'abri derrière un muret de pierres sèches. Il reprend sa respiration et s'engage sur un chemin bordé de frênes. D'abord gagner sa grange à Coumeseule, pour y prendre de quoi manger et boire, avant de se planquer dans une ruine bouffée par

la végétation. Leur planque à tous les deux. Elle lui sert aussi de refuge à chaque opération des militaires allemands. Parfois, il se planque aussi à la carrière de l'Espiougue. Combien de temps à se cacher ? Parvenu en haut, il expire un grand coup. Toute la vallée à ses pieds. Esplas de Sérrou, émietté en une vingtaine d'îlots, s'étend très largement. C'est de cette corniche qu'il avait vu, pour la première fois, le village. Arrivé par le Col de Rille, un matin de l'été 41.

Son regard se tourne en direction de Brachy. Françoise est sans doute malheureuse d'être confinée à la ferme. Elle ne supporte pas d'être enfermée. La plupart du temps avec ses vaches, à labourer, à pêcher, à poser des collets, à se baigner dans les ruisseaux... Dehors en toutes saisons. A 21 ans, elle est aussi dure à la tâche que les hommes du pays. Infatigable.

Ce n'est pas le moment de traîner, se ressaisit Joseph. Un coup d'œil à gauche et à droite avant de s'enfoncer sous un tunnel de buis. Il court vers sa grange. Le soleil, entre les dernières volutes de brume, s'élève sur les cimes des montagnes. Une belle journée naissante.

La première balle siffle.

Comment te dire, Pavel ? Mon histoire s'est coupée en deux ce jour là. Tu vois, c'est là-bas que... Là-bas que Joseph a été... Par quoi commencer? ... Je... Didier et Marc sont venus nous l'annoncer. Deux voisins du même âge que moi. Ils étaient dans la résistance. Didier avait du mal à parler. Papa leur avait refilé un verre de gnôle. Moi j'étais dans la pièce à côté. Une sacrée envie de gueuler, la poitrine serrée comme dans un étau. Je me mordais les lèvres pour pas chialer. Joseph avait été abattu par les allemands. D'autres aussi de chez nous étaient morts. Je suis sortie sans un bruit, par la porte de derrière. Les tirs continuaient. J'ai couru au champ, juste au-dessous de la Croix d'Esplas. Là où y avait mon troupeau de vaches. Sans penser au danger. Cavalant comme une folle. Une boule au ventre comme quand t'as envie de... Persuadée d'y retrouver Joseph. Il m'y attendrait, comme

d'habitude. Immobile sous le grand frêne collé à la grange... C'est une ruine maintenant. Une erreur. J'arrêtais pas de me dire que c'était sûrement une erreur. Ils avaient dû confondre avec un autre homme.

Que mes vaches. Joseph était pas là. Absent. Absent pour toujours. Plus jamais, je le verrai sortir du sous-bois en sifflotant. Rarement avec une tête des mauvais jours. Pas comme moi qui me lève toujours en colère. Lui, on avait l'impression que tout le noir, la nuit sous sa poitrine; il gardait tout ça pour son miroir. Foutu. Tout était foutu. Nos promenades, sa main dans mes cheveux. Plus entendre son français avec un drôle d'accent qui me faisait marrer. Il connaissait plein de trucs de l'histoire de notre pays. L'impression qu'il avait lu tous les livres du monde. Le notaire et le curé aimaient bien parler avec lui. Parfois, il jouait du piano à l'église ou chez des gens. Surtout chez ceux du château. Joseph savait expliquer. Le seul à pas me prendre pour une idiote parce que je sais pas... tu vois, quoi... à peine écrire et lire. Lui m'a fait comprendre que je sais plein d'autres choses. Pas juste bonne à me coller au cul des vaches. Moi je lui ai appris tout ce que je sais de notre terre. Ses mains étaient... aussi intelligentes que sa tête.

On était vraiment complètement fous. De la folie de vivre une histoire comme ça. Si mon père avait appris, sûr qu'il aurait sorti le fusil. On rigole pas avec ces trucs là chez nous. Le fusil remplace quelques fois les mots qu'on sait pas dire. Personne s'en est rendu compte pour nous deux. Pourtant on a passé plus de deux ans à se voir, presque tous les jours. Là-haut... Dans notre « Chez nous ». C'est moi qui appelais comme ça la ruine; elle était presque enterrée. Je dois te dire quelque chose que je suis la seule à savoir... Tu sais que la mort de Joseph a... Disons que... Ça me fait vraiment bizarre de me retrouver aujourd'hui sur le... Le tour de la Crie. Des années que j'étais pas revenue ici. Bizarre de... Si loin tout ça. L'impression que tout ça a pas existé. À part dans ma tête de vieille folle qui tourne pas très rond. Tout se mélange. Les dates et les lieux. Qu'est-ce qui reste de cette histoire ? Une seule trace de Joseph.

L'enveloppe jamais postée.

Été 1972

Dana Cukierman prend un train pour l'Ariège. Juste deux sacs pour bagage. Étudiante aux Beaux-Arts de Prague, elle avait profité d'un voyage culturel pour fuir la Tchécoslovaquie. Confiant son fils à Érika, sa mère. Après quelque temps en Italie, elle partit pour Paris. Pourquoi avoir fui une ville qu'elle aimait tant? Laisser derrière elle son fils, sa mère, un homme, des amis... Troquer des certitudes pour l'inconnu. Prête à tout pour ne plus vivre, peindre, aimer, avec des yeux et des micros braqués sur elle. Cette raison en cachait une autre, plus profonde: l'absence récurrente bouffant son sommeil depuis l'enfance. Partir sur les traces de son père. Un homme dont sa mère refusait obstinément de lui parler. Pourtant, elle passait son temps à feuilleter des albums de photos, souhaitant le bonjour et la bonne nuit au portrait de Joseph, en face de son lit. Dana savait que son père avait été assassiné par l'armée allemande. Une mort niée par sa mère. Érika attendait le retour de son époux.

A peine en Ariège, Dana rencontre une communauté arrivée depuis peu à Esplas. Des citadins en «retour à la terre». La pragoise - son surnom- s'installe donc dans une ferme, avec plusieurs familles. Ses journées sont rythmées par le maraîchage, l'élevage des chèvres, de longues conversations... Frottement d'utopies sous le ciel ariégeois souvent embrumé. Très caractérielle, elle ne cesse de se fâcher. Une boule de nerfs s'enfonçant dans un mysticisme, de plus en plus agressif. Elle finit par quitter le groupe et aller vivre dans un tipi isolé à Saboye. Sa main verte impressionne les paysans qui, malgré leur réticence à ce nouveau voisinage, respecte la sueur de son potager au cordeau. L'un d'entre eux, vieillard aveugle vivant aussi esseulé, vient souvent lui donner des conseils. Puis, assis sur un muret, il l'écoute travailler. Elle a aussi édifié un cabanon pour abriter son atelier. Des peintures et des sculptures mêlant bois et ferraille. Parfois, on l'entend chanter. Des chants tchèques, toujours joyeux. D'autres fois, ses cris griffent la nuit.

Sans ébruiter le but de sa venue, elle commence à enquêter sur son père. La plupart des villageois, méfiants, restent très évasifs. Seul un paysan lui balance une fois quelques informations. «*Tu peux me montrer où est enterré mon père?* ». Il refuse et remonte sur son tracteur.

Elle ne cesse de le harceler. Jusqu'à ce qu'il accepte de l'emmener. Un grand choc quand elle apprend où se trouve la dernière demeure de son père. Joseph est enterré sur les hauteurs de Saboye, à proximité de son tipi. Rien ne signale une tombe. Même si des mains tiennent à distance les mauvaises herbes. Dana fixe un long moment le monticule de terre tapissé de pierres. Un pâle sourire sur son visage. Le fantôme de l'enfance enfin localisé.

Le paysan danse d'un pied sur l'autre. Évitant le regard de Dana. «*Ton père a été...* ». Il s'éloigne, à grandes enjambées. Elle le rejoint. Il s'arrête. «*Faut me dire ce que vous savez de lui. Je dois savoir.* ». Il regarde au loin. Elle réitère sa question. Il hausse les épaules. Elle le fouille du regard. Il baisse la tête et reprend sa marche. Elle le suit des yeux, sa poitrine au bord de l'implosion. Elle se met soudain à courir sur le chemin, au bord du vide. Elle l'appelle. Il continue de marcher, sans se retourner. Elle le rattrape.

Dana lui saisit le bras.

Joseph en avait sûrement marre. Marre que je le tanne pour qu'il me raconte son histoire. Pire qu'une gosse à la veillée avec les anciens. Lui, il était patient et reprenait tout du début. Un gosse à vélo sur un trottoir de Prague, un étudiant en médecine, des larmes dans un square, une femme souriante à une terrasse de café, le son d'un violon, des rires qui dévalent une rue... Il avait de beaux mots pour dire les choses. Comme un conte sortant de sa bouche. Sauf quand... Sa voix devenait... Il se mettait à bégayer. Presque plus de souffle quand il parlait de l'étoile peinte sur la porte de son cabinet. C'était le seul médecin juif du quartier, en plus communiste. A l'époque je savais pas ce que c'était «communiste». Pour les juifs, on m'avait dit qu'ils avaient tué le Christ et qu'ils pensaient qu'au pognon. Pourquoi j'aimais pas les juifs ? Je savais pas. C'était comme ça, c'est tout. Pareil pour les

gens de l'autre côté de la montagne qui fallait pas fréquenter. Ça y est, je me perds encore dans ma tête... Où j'en étais? Ah ! Ouais... Cette étoile sur sa porte. Il l'avait effacée. Quelqu'un l'avait repeint dès le lendemain. Chaque matin, il effaçait les insultes et continuait ses consultations. Pas du genre à se dégonfler mon Joseph. Sûr que ses ennemis étaient dans sa clientèle, peut-être même les gens qui peignaient les étoiles. Mais Joseph était pas prêt de baisser sa culotte. Jusqu'au jour où Érika, c'était l'autre... sa première femme. Elle avait été agressée avec Dana, leur fille d'un an. Chaque fois que Joseph en parlait, il était rouge de rage et il fermait son poing. On aurait dit que c'était arrivé le jour d'avant. Trop dangereux pour eux de rester. Bien obligés de quitter Prague et le pays.

Ils sont arrivés un soir au poste frontière autrichien. Plein de gens avec des valises. «Laissez-moi passer !». Un homme avait été foutu à terre, puis une bousculade. Érika et Dana coincées à une dizaine de mètres derrière lui. Ça arrêta pas de gueuler. Un soldat a tiré en l'air pour avoir le silence. Le douanier avait vérifié les papiers de Joseph. C'était bon pour lui. Il avait traversé la frontière et attendu la mère et la fille. Pourquoi le douanier secouait la tête ? Érika, le bébé dans les bras, négociait. Pour des prunes. Elle avait remonté la file à l'envers. La tête de Dana posée sur son épaule. Je baissais les yeux chaque fois qu'il racontait la frontière. Peur qu'il voit dans mon regard que j'étais pas triste.

Après des mois d'errance, Joseph a réussi finalement à traverser les Pyrénées. Il est arrivé avec des Espagnols. On a beaucoup de gens qui fuyaient Franco ici. Tu vois là-haut ? Ils sont arrivés de là-bas. Une partie de ceux de chez nous voulait pas de réfugiés. Maman aussi était contre. Alors que Papa disait toujours : «On peut être un jour à leur place. Nous aussi devenir des réfugiés, loin de chez nous. ». Y avait les pour et les contre. «On va voir s'ils ont quelque chose dans les mains» Dans notre région, le meilleur des passeports c'est tes bras. Joseph, pourtant un gars de la ville, s'adapta aux travaux de la terre. Finalement ces bras, venus d'ailleurs, remplacèrent nos hommes sur le front. On a appris que Joseph était docteur. Notre docteur le plus proche

était sur la route de Foix. Le temps qu'il arrive t'étais déjà mort. Joseph est devenu un peu le médecin de plusieurs villages. Il avait sauvé la femme de Marcel. Un truc au cœur, je crois. C'est la femme avec qui t'as parlée l'autre fois, celle qui va toujours au cimetière avec son chien. Marcel, pour le remercier, lui avait ouvert la porte d'une de ses granges. Joseph vivait de son potager et de ses poules. Ses consultations payées en produits de la ferme. Presque un gars de chez nous. Tu veux savoir quoi d'autre ?

Juin 2015

L'arrivée de Pavel ne passe pas inaperçue. Le jeune tchèque, âgé de 23 ans, débarque avec une équipe de cinéma. Ils ont élu domicile dans un hôtel de Foix. Sauf Pavel et Éva, sa compagne, la seule du groupe à parler français, qui ont loué une maison à Esplas de Sérou. Il veut vivre, tout le temps du tournage, dans le village. A l'endroit où sa grand-mère et son arrière-grand père étaient morts.

Au cœur du nœud familial

Pourquoi ce film ? L'idée est née après sa rencontre avec Érika. Des années que la vieille femme ne quittait pas un fauteuil ; rivée devant la fenêtre de son salon, les yeux dans le vague. Parfois, elle murmurait: « Jo, il est vraiment tard pour travailler encore à ton cabinet. Le dîner va refroidir. ». Sa famille, excédée par ses colères et insultes à chaque visite, l'avait peu à peu abandonnée. Seules les infirmières franchissaient le seuil de chez elle. Échouée dans son appartement pragois, partagé avec un fantôme. Absente au monde. Son histoire restée au bord d'une frontière.

Pavel lui rendit visite. Après être tombé par hasard sur des photos. Qui était ce couple atypique ? Des originaux tranchant avec l'austérité familiale. Première fois qu'il la rencontrait. Elle afficha un large sourire. « C'est pas trop tôt, mon Jo. ». Elle tenta de l'embrasser sur la bouche. Pavel était le portrait tout craché de

Joseph. «Je... Je suis Pavel, votre arrière-petit fils.» Elle tenta à nouveau de l'embrasser. Très patient, il lui expliqua qui il était. Elle finit par retrouver le fil de la généalogie familiale. Il lui demanda alors de raconter l'histoire de leur couple. Une lumière éclaira le visage fripé. Elle se racla la gorge et commença à parler. En vrac, sans le moindre ordre chronologique. De temps à autre, elle s'arrêtait et caressait la cuisse de Pavel: «Ça fait si longtemps... Faisons l'amour, mon Jo.» Il prenait sa main et l'exhortait à continuer. Elle repartait aussitôt dans le labyrinthe de son passé. Jusqu'à ce qu'elle s'endorme, sourire aux lèvres. Il l'interrogea plusieurs jours d'affilée. Submergé par le flot de paroles, il remplaça le stylo par un dictaphone. Un flux et reflux d'images. Son histoire de femme fendue par un coup de hache de l'Histoire, pensa Pavel. La vieillearde l'avait chamboulé. Étudiant en commerce, il plaqua tout pour réaliser un documentaire sur son arrière-grand-mère. Se rendre à Esplas de Sérrou; Érika n'y avait jamais mis les pieds. Elle mourut un mois avant le début du tournage.

Au village, nombre de langues, libérées sans doute par plus de soixante dix ans de distance avec les faits, se délient assez rapidement. Beaucoup plus que lorsque Dana avait voulu obtenir des informations. Mais Pavel n'est pas là uniquement pour capter une tragédie familiale. A travers l'histoire des ascendants, il veut en même temps évoquer la période sombre de l'histoire de l'Europe avec ses réfugiés débarquant notamment en Ariège. Une terre ayant accueilli aussi d'autres «exclus» volontaires des villes. Relier l'histoire passée à celle d'aujourd'hui; les migrants fuyant dictatures et guerres, ballottés de vagues en frontières, et, toutes proportions gardées, la nouvelle vague de trentenaires citadins s'installant comme maraîchers, ou mêlant leurs activités professionnelles à un nouveau métier- proche de la nature. Ainsi que les électro-sensibles, cherchant à échapper aux ondes. Territoire-carrefour de toutes sortes d'exils ? Éva et lui, adoptés par les anciens et les plus jeunes, jouissent d'une grande confiance. Les habitants leur ouvrent facilement leurs portes. Ils disposent déjà d'une dizaine d'heures d'interview filmées. Une matière

s'étalant des années 40 à 2015.

Des destinées filtrées par l'Ariège.

Papa et Maman sont morts dix ans après la fin de la guerre. Partis presque d'un coup. J'ai repris la ferme, toute seule. Des gars du village et de plus loin ont voulu m'épouser. Je les avais envoyé chier. Sauf Didier à qui j'ai dit non en essayant de pas trop le vexer. Faut dire que lui, à l'âge de 10 ans, il avait demandé ma main à Papa. Maman et Papa étaient pliés de rire. Maman, je crois, aurait bien aimé que ça se fasse. Didier était sûr qu'on se marierait. C'était le gars du village que je préférais. Un doux taiseux. Sûre que, sans ma rencontre avec Joseph, j'aurais fini par l'épouser. Notre existence photocopiée sur celles de nos ancêtres enracinés dans cette terre. Impossible après ma rencontre avec Joseph. Tout avait basculé. Même en restant à Esplas, je savais que ma vie serait pas celle de mes parents, de Didier, et d'autres d'ici. Comment te dire ça ? Disons que... On était tous accrochés aux fils d'une toile invisible d'araignée, tissée autour de nous depuis des générations. Je critique pas mais... Plus pour moi. Personne a été étonné que je réussisse à tenir seule la ferme. Le plus dur à avaler ici c'est mon refus de me marier. Très mal vue une femme jeune, non veuve et pas chez ses parents, vivant seule. Dépourvue de mari. Et en plus jouant du violon. C'est Joseph qui m'avait appris. Devenue la violoniste aux ongles noirs.

Avec le temps, ils ont fini par s'habituer. La foldingue du village qu'on connaissait depuis toute gosse. Pas comme les autres fêlés inconnus, les gars des villes débarquant de partout en France et d'ailleurs. Rien à voir avec nos spécimens de la ville, les hommes politiques ou les notables du coin, qu'on croise de temps en temps. Ni avec les réfugiés, fuyant les dictatures. Les nouveaux étaient jeunes, avec plein d'idées pour tout changer. Secouer le vieux monde comme m'avait dit une de ces jeunettes. Elle jouait très bien du violon. Elle venait m'expliquer des trucs que je connaissais pas. Moi je jouais que d'oreille. A côté de ces chevelus, drogués ou pas, ma vie, pourtant originale pour ici, faisait très rangée. Avec le recul, même certains anciens très remontés contre

les hippies, reconnaissent qu'ils ont apporté un vent nouveau. Rien que pour repeupler nos contrées sinistrées par l'exode rural. Sans leur arrivée, c'était pire. Plus la seule foldingue sur le territoire.

Aujourd'hui, je bouge plus. Trop vieille, surtout mes jambes. Mais avant de plus marcher, je laissais deux fois par an la ferme à un couple de cousins vivant à deux kms. Direction la ville. Quelques jours chez mon frère et sa femme. Ils vivaient en centre-ville de Foix. Je restais des heures aux terrasses des cafés, à regarder les passants. Comme Joseph à Prague. Parfois, je terminais ma nuit dans une chambre d'hôtel. Toujours avec des hommes de passage dans la région. Les gars de chez nous le faisaient bien quand ils se rendaient en ville. Pourquoi pas moi ? Profiter de mon paradis entre les cuisses. Puis je repartais à la ferme. Le corps plein de ville.

Pour revenir près de Joseph.

Pavel a bouclé son film. Les versions de la mort de Joseph sont quasiment toutes identiques. Seuls quelques détails les différencient. La mémoire des lieux et des dates souvent imprécises. A part Maurice, ancien garde chasse, qui se souvenait avec une précision étonnante. Jeune résistant à l'époque, il était en poste à une centaine de mètres de la cache de Joseph. Il avait tout vu. «Un paquet de soldats allemands couraient derrière ce pauvre Jo.» Sa voix s'était mise à trembloter quand il évoqua l'enterrement en pleine nuit. « Désolé... Je pensais pas que ça me ferait cet effet. Vraiment désolé de... ». Une douleur sans prescription.

Pas la moindre difficulté non plus à obtenir des informations sur la disparition de Dana. Chacun y alla de sa version. Pour les uns, elle était complètement soûle et droguée au moment de sa chute sur les hauteurs de Saboye. Son corps ne fut trouvé que des mois plus tard, par un couple de promeneurs. D'autres persuadés qu'elle s'était suicidée. Qui croire ? Pavel réussit donc à retracer la trajectoire de Dana.

Surtout avec le témoignage de Jean-Marc. Un garagiste à la retraite vivant à La Bastide de Sérrou. Il avait eu une liaison avec

Dana. « Une folle de tout, cette femme. De drogue, de vin, de cul, de création... Elle pouvait pas faire les choses à moitié. Une femme fracassée à l'intérieur. Elle disait qu'elle savait traduire le vent et l'invisible. Comme habitée par... Le fantôme de son père ne la lâchait pas. Elle passait son temps à tourner dans les lieux où il avait vécu. Obsessionnelle et parano. » Dana lui avait avoué être très sceptique sur la version de la mort de son père. Pourtant nombre de témoins avaient assisté à la scène de ce matin de 1943. Jean-Marc affirmait qu'elle avait mis fin à sa vie. Dana encore présente dans l'œil du retraité.

Suicide ou accident ?

Pavel, je sais pas si je peux parler de... Pas sûr que ce soit bien de dire ça pour un film. En plus, c'est ... Disons que... Pourquoi remuer la merde ? Bon ! Après tout... La vérité fait plus de mal quand elle est cachée. Et puis c'est aussi une part de ton histoire, Pavel. Où je m'étais arrêtée ? Ouais, c'est ça. Merci Pavel. Tu perds jamais le fil, toi. Pas comme moi qui m'embrouille tout le temps. Bref... Pourquoi j'ai pas répondu aux questions de Dana ? Parce qu'elle était la fille de l'autre. Celle dont Joseph me parlait souvent. Trop souvent. Je l'ai jamais vue cette Érika mais je l'aime pas. Si belle, si parfaite, si cultivée, si joyeuse, si... Jamais j'aurais pu prendre une place aussi importante qu'elle dans les yeux et le cœur de Joseph. Impossible de pouvoir égaler l'autre... Celle qui m'avait volé Joseph, avant que je le rencontre. Chaque fois qu'il parlait d'elle, son visage s'illuminait. Et moi me sentant comme une doublure. Juste présente en attendant que tous les deux se retrouvent. Mais je m'accrochais à Joseph. Il était devenu tout pour moi. Plus important que le reste de ma famille. Je voulais pas qu'il reparte pour la retrouver. Presque à espérer que la guerre s'arrête pas. Que tout reste comme ça. Me tenir jusqu'à sa mort, à ses côtés. Besoin de sa présence, l'écouter jouer du violon. Plus qu'une idée en tête: le garder près de moi. Joseph était à moi. Pas à l'autre.

Je tourne encore autour du pot. Pas ça que je voulais te dire. C'était au sujet de Didier. Il nous avait suivis et épiés. Sur son lit

d'hôpital il y a trois ans, Didier m'a dit : « Pas les boches qui ont tué Joseph. C'est moi. Il était blessé mais il avait réussi à se planquer dans la ruine où vous... vous... Je lui ai dit que les boches étaient repartis. Il est sorti et j'ai... J'ai tiré. ». J'étais assise dans la chambre. Incapable de parler. Ni de chialer. Sonnée. Face à moi y avait Didier, mon ami d'enfance. L'un des seuls de ma génération encore vivant. Un de nos grands héros de la résistance. Désormais plus qu'un corps essoré dans un lit d'hôpital, relié à un labyrinthe de tuyaux. Didier était fou de jalousie. Jaloux de Joseph qui lui avait volé sa promise.

« Pour sa fille, je te jure que c'est un accident. Faut que tu me crois, Françoise. J'ai tué Joseph, pas sa fille. Je sais pas ce qui m'a pris mais... Je lui ai dit la vérité. Fallait que ça sorte. Folle de colère, elle s'était mise à m'insulter. Puis elle avait couru sur le chemin là-haut à Saboye... Elle a glissé. C'est un accident. Crois-moi Françoise ! Fallait que tu saches la vérité. ». Un sourire était apparu sur ses lèvres presque mortes. Un poids à pas transporter dans l'au-delà.

Tu sais tout Pavel, maintenant.

Septembre 2016

Le générique de fin se déroule dans un grand silence. Les lumières éclairent peu à peu la salle. Plusieurs regards se dirigent vers Françoise. Elle est assise au premier rang, avec Pavel. Derrière eux, Éva et une partie de l'équipe du tournage. Ainsi que les habitants d'Esplas de Sérou et des villages alentours qui avaient accepté l'invitation, à venir voir le film, projeté en avant-première au cinéma «L'Estive». Deux mains rompent le silence. Très vite suivies par d'autres. Un très long applaudissement. Une femme, micro à la main, monte sur un podium devant l'écran. Elle invite Pavel à venir la rejoindre.

Le réalisateur prend le bras de Françoise. Elle secoue la tête et se ratatine dans son fauteuil. Pavel n'insiste pas. Il quitte la rangée. Elle lui demande d'un geste de revenir. Elle fouille dans

son sac. L'enveloppe tremble dans sa main. Elle la lui tend. Il se penche pour entendre ce qu'elle lui dit. Une lumière humide dans les yeux de Françoise. Il gagne le podium. La femme lui tend le micro. Il promène son regard sur la salle avant de le poser sur Françoise. Il ouvre l'enveloppe.

Françoise ferme les yeux.

Esplas de Sérrou, le 10 décembre 1943

Ma très chère Érika,

A l'heure où j'écris ces mots, je n'ai plus qu'une seule certitude: être en vie. Un homme avançant sur un fil tendu dans la nuit. Et toi, où es-tu en ce moment ? Chez nous ou ailleurs ? Peut-être morte ? Et notre Dana? Non ! Vous êtes vivantes toutes les deux. Impossible autrement. Chaque jour, je passe du désespoir à l'espoir. Depuis notre séparation, je ne cesse de penser à toi, et à notre fille. Mon esprit est en permanence relié à vous deux.

Dans ce village ariégeois, je me sens à l'abri de la folie du monde. Protégé par ces montagnes, camouflé par les vagues de brume. Quand finira cette guerre ? Les très rares informations, distillées par les membres de la résistance, laissent supposer une horreur dépassant l'imagination. Pire que le pire. L'homme a toujours été très inventif pour sa destruction.

Le drame de la guerre, malgré son cortège de morts et de blessés, passe en second plan. La douleur du monde est moins importante que notre séparation. Ne pas te voir, te toucher, me tue chaque seconde. Érika, tu me manques infiniment. Ainsi que notre Prague, nos rues, nos bistrotts, nos salles de spectacle, nos rires... Insouciant de ce que des hommes, dans leur laboratoire de haine, nous préparaient. Moins de trente ans après la boucherie des tranchées, un nouveau bain de sang. Le sang des victimes d'un nouvel ordre carnivore.

Au fil du temps, des leçons de l'exil, j'ai beaucoup appris. Sur le monde et moi. Notamment compris que les racines ne se

trouvent pas uniquement dans la terre. Le lieu de naissance est juste une gare d'arrivée. A chacun d'y passer sa vie, rester près de ses premiers pas, ou partir pour d'autres destinations. Sommes-nous plus d'un quartier ou d'un coin de ciel, que d'un pays ? Certes Prague, ma ville adorée, me manque. Mais ma vraie patrie c'est ton regard.

Tellement hâte de te serrer dans mes bras.

Ton Joseph

Merci pour l'accueil et la confiance des habitant(e)s d'Esplas de Sérrou lors de cette résidence d'auteur. Une résidence co-organisée par la «Foire au polar», le réseau des bibliothèques du Seronnais, et la commune d'Esplas de Sérrou. Ce texte n'aurait pu voir le jour sans les portes ouvertes et échanges avec les habitant(e)s.

